

Un photographe suisse en haut de l'affiche

EXPOSITION • A l'occasion du 100ème anniversaire de sa naissance, le Musée de l'Élysée, à Lausanne, présente une rétrospective de l'œuvre de Werner Bischof, photographe suisse trop tôt disparu. Depuis 1949, il œuvrait comme photoreporter pour la prestigieuse agence Magnum.

Werner Bischof (1916-1954) est né à Zurich. Il y a fréquenté l'École des arts appliqués, obtenant son diplôme en 1936. Ses premiers travaux sont de caractère assez formel et esthétisant. Il subit l'influence de Man Ray. On remarquera particulièrement ses agrandissements de fleurs et d'objets, dont un admirable cœur de pissenlit (1934). Puis il se tournera vers le reportage. C'est là qu'il donnera sa pleine mesure.

En 1945, il quitte pour la première fois la Suisse. Il effectue plusieurs voyages à travers l'Europe de l'immédiat après-guerre. Pour différents journaux et pour l'organisation caritative *Le Don suisse*, il photographie l'Allemagne en ruines, où une population tente de survivre au milieu des bâtiments, églises ou ponts effondrés. On songe au film de Rossellini, *Allemagne année zéro*. Beaucoup d'images d'enfants, victimes innocentes du conflit. Par exemple le cliché bouleversant de ce visage de gosse en pleurs dans un orphelinat hongrois en 1947. Ou encore ces enfants des rues qui pululent dans une Italie elle aussi dévastée. La politique n'apparaît que rarement et en filigrane, par exemple à travers des portraits de Tito ou Staline. Bischof a photographié un graffiti «No alla guerra»: il est probable que celui-ci exprime aussi ses sentiments intimes.



En 1953-1954, Werner Bischof parcourt les Amériques. Il y saisit l'essence de la civilisation étasunienne à travers des photos telle qu'«Americana».

Werner Bischof/Magnum Photos

Le squelette de bâtiments atomisés à Hiroshima

Depuis 1949, Werner Bischof fait partie de la prestigieuse agence Magnum, aux côtés des plus grands, tels Henri Cartier-Bresson ou Robert Capa. Il travaille pour d'importantes revues illustrées: *Life*, *Du*, *Die Woche*... En 1951-1952, il effectue une série de reportages en Asie. Il saisit toute l'âme de l'Inde, avec ses mendiants, ses danseuses, ses nombreux enfants, ses visages implorant de la nourriture et trahissant une misère extrême, mais aussi le gigantesque univers industriel des usines Tata. En Indochine, quelques rares prises de vue relatives à la guerre, mais surtout le Vietnam

éternel: ainsi ce buffle tirant une charrette dans une rizière inondée. Au Japon, Bischof se montre plus sensible qu'ailleurs à la nature, aux végétaux: bambous, feuilles de lotus, arbre enneigé dans la cour d'un temple Meiji. A Hiroshima, il «couvre» la visite de l'empereur Hirohito, qui manifestement est encore l'objet de la vénération populaire. Mais la catastrophe nucléaire apparaît à l'arrière-plan, avec le squelette de bâtiments atomisés. De ce voyage, Bischof tire un livre de photographies, *Japon*, dont le texte a été écrit par le grand journaliste Robert Guillain, un éminent spécia-

liste de l'Asie. Si la guerre est présente en Corée, ce n'est pas à travers des visions d'horreur, mais par la représentation de prisonniers nord-coréens dans des «camps de rééducation» au Sud. Précisons que les photos de Bischof, loin d'être de simples instantanés de reportage, possèdent toutes une grande beauté formelle. Celle-ci tient au cadrage, au noir-blanc, à des nuances subtiles de gris ou, pour les images ultérieures en couleurs, une grande sensibilité aux tons qui en font de véritables tableaux.

En 1953-1954, Werner Bischof parcourt les Amériques. Il saisit l'es-

sence de la civilisation étasunienne, notamment à travers une vue synthétique intitulée *Americana*, où se côtoient une automobile et des réclames pour Coca-Cola et les cigarettes Chesterfield. Le flot de voitures, les autoroutes, mais aussi les hommes au travail lui inspirent de superbes photographies en couleurs.

Ni sensationnaliste ni voyeuriste

Puis son voyage se poursuit en Amérique centrale et du Sud. Au Mexique, il montre les Amérindiens revêtus de leur costume traditionnel, leurs cérémonies religieuses, mais aussi la mai-

son de Frida Kahlo. Dans tous ses reportages, Bischof évite le sensationnel et le voyeurisme. On sent chez lui un respect et une empathie envers les populations. Les autochtones sont souvent photographiés avec pudeur, de dos. Quant à l'architecture inca du Machu Picchu, elle le conquiert par la pureté de ses lignes. C'est hélas sur une route des Andes que Werner Bischof trouvera la mort dans un accident de voiture. Son second fils naîtra neuf jours plus tard... ■

Pierre Jeanmeret

Werner Bischof. Point de vue, Musée de l'Élysée, Lausanne, jusqu'au 1^{er} mai.

Récit d'une époque sombre

LIVRE • Dans un ouvrage paru en français en 2015, Rosemarie Wildi-Benedict, ancienne enseignante à Aarau, raconte comment elle a échappé au génocide juif durant la seconde guerre mondiale.

Frau Dr. Rosemarie Wildi-Benedict a été enseignante d'italien pendant deux décennies dans un lycée d'Aarau. Ce n'est qu'assez tard qu'elle a révélé à ses élèves, suspendus à ses lèvres, l'expérience terrible qu'elle a vécue dans sa jeunesse.

Rosemarie Benedikt (orthographe originelle de son nom de famille) vient au monde en 1924 à Fiume, aujourd'hui Rijeka en Croatie, qui avait fait partie de l'Empire autro-hongrois. Son père est originaire de Budapest. La famille est juive non pratiquante. En 1924, suite à la Première Guerre mondiale, Fiume est rattachée à l'Italie, devenue fasciste. Mais il faut rappeler qu'il n'y avait aucune tradition antisémite dans l'Italie contemporaine, ni même à l'intérieur du fascisme à ses origines. Les juifs sont parfaitement bien inté-

grés dans la société. Tout change le 7 octobre 1938. Mussolini, qui s'est mis à singer Hitler, définit qui appartient à la «race hébraïque». Puis viennent les interdictions. Le père de Rosemarie perd son poste de directeur technique d'une grande raffinerie de pétrole, elle-même se voit exclure de l'école. Elle a alors quatorze ans. Il est vrai que ces mesures, pas d'une excessive dureté, ne sont pas appliquées à la lettre. L'auteure de ces mémoires affirme même que policiers et militaires fascistes agissent avec correction, sans doute gênés par ces tâches dont ils ont honte. La famille est néanmoins confinée près de Vérone.

Solidarité du peuple italien

Tout s'accélère et se mue en véritable tragédie le 25 juillet 1943. Suite aux défaites successives de l'armée ita-

lienne, Mussolini est destitué. L'armistice est signé avec les Alliés le 8 septembre, ce qui déclenche l'entrée immédiate de la Wehrmacht en Italie. La traque des juifs commence, menée maintenant par les SS et la Gestapo. Si le régime fasciste n'est pas directement responsable du génocide d'une partie des juifs italiens, il en est indirectement la cause: la mise à l'écart et le fichage de ceux-ci ont facilité la tâche des nazis. La famille Benedikt fuit de ville en ville. Elle échappe «par miracle» à l'arrestation et à la déportation. La grand-mère et l'oncle Aladár, pourtant, n'y survivront pas. «Par miracle» certes, mais aussi grâce à l'extraordinaire solidarité avec les juifs persécutés dont témoigne le peuple italien, auquel Rosemarie Wildi rend un vibrant hommage. Cette solidarité explique

pourquoi «seulement» 9'700 juifs italiens (environ 17%) furent victimes de la Shoah. Enfin, la survie de la famille est due à l'esprit d'initiative dont fait preuve cette jeune fille qui ne manque ni de courage ni d'esprit d'à propos. Son récit est même parsemé de notes humoristiques. La fuite s'achève dans les montagnes qui jouxtent la Savoie, à Boves près de Cuneo. Là, on assiste aux horreurs de la guerre qui oppose miliciens fascistes et Allemands aux partisans. Rosemarie réussit même à se faire engager comme traductrice par... la Kommandantur allemande locale. Elle en profite pour fournir des renseignements à la Résistance. Son plurilinguisme lui aura aussi rendu grand service! Et c'est enfin la Libération, en avril 1945. Il y aura encore des difficultés avec la police de Tito,

puisque Fiume/Rijeka est désormais yougoslave. Dès 1951, Rosemarie s'installe en Suisse, où elle s'est mariée. Depuis sa naissance, elle a changé sept fois de nationalité. Elle est décédée en 2010.

Voilà un récit tout simple, sans prétention, sans vantardise ni jérémiades. C'est ce qui a incité le grand écrivain Primo Levi, rescapé d'Auschwitz et auteur du célèbre *Si c'est un homme*, à encourager Mme Wildi à publier ses souvenirs. Ce qui fut fait en plusieurs éditions, depuis 1999, et en plusieurs langues. Ce petit livre qui rend bien toute l'atmosphère d'une époque sombre est enfin accessible en français. ■

Pierre Jeanmeret

Rosemarie Wildi-Benedict, *J'avais 14 ans en 1938. Souvenirs d'une jeune fille juive en Italie*, Neuchâtel: Ed. Alphil, 2015, 129 p.